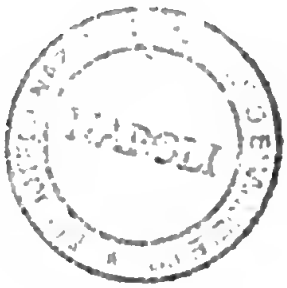

LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE.

TOME IV.

VA14249
5968006

LA MYTHOLOGIE

MISE A LA PORTÉE

DE TOUT LE MONDE,

Ornée de cent Figures en couleurs, ou en noir, dessinées et gravées par d'habiles Artistes de Paris.

Ouvrage élémentaire, indispensable aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et utile à toutes les classes de lecteurs.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez DÉTERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16.

AN SEPTIÈME.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

L A

MYTHOLOGIE.

DIEUX DES EAUX.

Les Eaux occupent une partie trop considérable dans le monde, pour avoir été laissées sans divinités tutélaires. L'Océan, les Mers, les Fleuves, les Rivières, les Fontaines, les Ruisseaux, les Lacs et tous les autres amas d'eaux avaient leurs dieux particuliers; l'Eau elle-même fut regardée comme une divinité, et on lui rendit un culte religieux.

Tout annonce le respect que les

anciens avaient pour les Eaux. Les Perses leur offraient des sacrifices ; ils n'osaient y cracher, ni les souiller par la moindre impureté. Les Egyptiens portaient l'eau du Nil dans leurs cérémonies religieuses. Plusieurs monuments attestent le culte qu'ils lui rendaient ; et les poètes, en remplissant les mers de Tritons ardents, de Néréïdes amoureuses, en personnifiant les Fleuves et les Nayades, en peuplant les Eaux d'êtres mythologiques, ont beaucoup contribué à la vénération qu'on avait pour elles : aussi, le nombre des divinités des Eaux était-il considérable, ainsi que nous allons avoir occasion de l'observer.

Tom. 4. Pag. 3

Niccolo T. Sculp.

NEPTUNE.

NAPOLI

NEPTUNE.

NEPTUNE était le chef de toutes ces divinités: dans le partage du monde avec Jupiter et avec Pluton, l'empire des eaux lui était échu, et ils les gouvernait, comme ses frères gouvernaient l'Olympe et les Enfers; aussi le voit-on porté sur un char, accompagné de Tritons, gourmander les flots revoltés, et faire rentrer les vents mutinés dans leurs antres profonds, troubler l'élément humide, ou lui rendre une paix profonde.

Les Grecs le nommaient *Poseidon*, et les Romains *Neptune*.

Nous avons vu que Neptune avait

été la victime de la voracité et de la cruauté de Saturne son père, mais que Jupiter l'avait forcé de le rejeter. D'autres Mythologues prétendent que Rhée présenta à Saturne un poulain qu'il dévora, et qu'elle fit élever Neptune par des bergers à qui elle le confia.

Il aida ensuite puissamment son frère Jupiter à chasser leur père Saturne.

Ce dieu était vaillant, et se distingua dans la guerre contre les Géants; il accabla *Polybote* d'une partie de l'île de Cos, dans laquelle ce géant s'était réfugié.

Cependant soupçonné d'une conspiration contre Jupiter, il fut chassé du ciel avec Apollon; et nous avons vu que tous deux se louèrent à Lao-

médon, roi de Troie, pour l'aider à relever les murs de cette ville; mais que ce prince lui ayant refusé son salaire, il suscita un monstre marin qui désola le rivage. Nous verrons encore comment Hercule délivra Hésione, fille de Laomédon, qui devait être exposée à ce monstre.

Neptune se distingua dans le combat des dieux, sous les murs d'Ilion; d'un seul regard il agita la terre et la mer tellement que le mont Ida, Troie et les vaisseaux de guerre furent ébranlés. Pluton lui-même trembla jusques dans son palais; il craignit que ce dieu, d'un coup de son trident, n'ouvrît la terre, et ne fît pénétrer le jour dans le sombre royaume des ombres.

Cependant Neptune continue de

porter du secours aux Grecs; il relève le courage d'Ajax; il anime les Grecs, console les blessés, et soustrait cependant Énée à la lance formidable d'Achille. Il provoque au combat Apollon lui-même, à qui il reproche de défendre des murs qu'ils ont bâtis pour un roi parjure.

Mais si Neptune protège l'armée des Grecs, il n'en est pas de même d'Ulysse. Tous les dieux favorisent le prudent roi d'Ithaque; lui seul se déclare son ennemi, et le poursuit sur les mers; il excite contre lui les tempêtes, brise son vaisseau, et pour empêcher son retour, il change en pierre le vaisseau des Phéaciens.

Ce dieu fait sa demeure dans

Argée; c'est là qu'il dispense ses lois dans son palais d'or. Il porte un sceptre terminé par trois pointes, appelé *Trident*.

Le sceptre était chez les Grecs le signe de la divinité et de la puissance royale; c'était un long bâton sans fer, quelquefois d'or, d'argent, ou d'ivoire, garni de clous d'or ou d'argent. Les magistrats et les héros le portent aussi. On donne le trident à Neptune, et les Mythologues en rendent plusieurs raisons: c'est, disent quelques-uns d'eux, pour marquer par ses trois pointes, la qualité des trois sortes d'eaux qui se trouvent sur la terre, celles de la mer qui sont salées, celles des fontaines d'eau douce, et celles des étangs

qui tiennent un peu des unes et des autres, ou pour faire allusion au triple pouvoir de Neptune sur la mer, qu'il peut troubler, appaiser, et qu'il conserve. Peut-être n'est ce qu'un instrument à prendre le poisson.

Nous avons déja parlé de la dispute de Neptune avec Minerve, pour donner son nom à la ville de Cécrops. Ce fut d'un coup de son trident qu'il fit sortir le cheval; mais Minerve, qui fit croître l'olivier, obtint l'avantage.

Il eut avec Apollon une pareille dispute pour la ville de Corinthe; et ils prirent pour juge de leur différend, Briarée, qui adjugea l'isthme à Neptune, et le promontoire qui commande la ville, au

Tom. 4. Pag. 9.

Mixelle I. Sculp.

AMPHITRITE.

NAPOLI

Soleil ; et depuis ce temps-là Neptune demeura en possession de l'isthme.

On raconte que Neptune eut pour femme *Amphitrite*, fille de l'Océan et de Doris ; que ce prince en étant devenu amoureux, et ne pouvant la porter à l'épouser, il lui envoya un dauphin qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin à consentir à devenir épouse du dieu de la mer. On ajoute que Neptune, pour récompenser le dauphin, le plaça parmi les astres.

Il eut d'Amphitrite Triton, qui habitait au milieu des mers, dans le palais de son père et de sa mère.

Les médailles des Bruttiens et celles des Tarentins, représentent Amphitrite dans un char traîné par des

chevaux marins ; mais on la confond souvent avec la *Vénus Marine*, dont il sera bientôt question.

Après Jupiter, il n'y a point de dieu à qui on attribue un plus grand nombre de métamorphoses qu'à Neptune. Il n'y en a pas non plus à qui l'on prête un plus grand nombre d'aventures galantes.

Il se métamorphosa en *Taureau* pour plaire à une des filles d'Eole.

Il prit la forme du fleuve *Enipe* pour séduire *Iphimédie*, épouse du géant *Alœus*, dont il eut les deux Aloïdes *Ephiute* et *Otaals*, qui périrent sous les coups de Mars.

Ce fut sous la forme d'un *Bélier* qu'il séduisit *Bisaltis*.

Nous avons vu comment il fit, sous la forme d'un *Coursier*, vio-

lence à *Cérès*, qui s'était elle-même métamorphosée en *Cavale* pour échapper à ses poursuites.

Il se changea en *Dauphin* pour séduire la nymphe *Mélantho*.

Parmi les nymphes qui furent les objets de ses passions, celles dont les aventures paraissent les plus remarquables, sont :

Amymone, une des filles de Danaüs. Cette nymphe avait été puiser de l'eau pour un sacrifice, mais un Satyre hideux la surprit, et voulut lui faire violence. Amymone effrayée appella Neptune à son secours : ce dieu, loin de la défendre, la traita comme aurait fait le Satyre. Il en eut un fils nommé *Nauplius*.

Amymone était représentée sur une smaragde que le joueur de flûte

Ismenias portait au doigt. On confond souvent sur les pierres gravées Amphitrite avec cette nymphe.

Béroé, dont il disputa le cœur à Bacchus. Elle lui préfera ce dieu; et ce ne fut que pour suivre l'ordre de Jupiter, qu'elle consentit à se donner au dieu des mers. On la voit sur une médaille de Beryte, tirée avec peine par Neptune, à qui elle paraît résister.

Corcyra, fille d'Asopus, qu'il conduisit dans l'île de Corcyre, à laquelle elle donna son nom. Il en eut Phéace, dont les Phéaciens prirent le leur. Le taureau qui paraît au revers de la tête de Neptune, sur les médailles de cette île, annonce la fertilité de ses pâturages.

Périboé, fille d'*Eurymédon*. Il en eut *Nausithoüs*, roi des Phéaciens. *Alcinoüs*, *Arete* et *Nausicaa*, dont Homère a fait mention, en descendaient.

Mélie, fille d'Amyoüs, celui que Pollux tua dans la Colchide, d'un coup de ceste.

Thoosa, mère de Phorcys. Il sut s'introduire dans sa grotte, et il en eut le cyclope *Polyphéme*.

Tyro, fille de Salmonée, qui donna le jour à Pélias et à Nélée.

Mohoné, épouse d'*Actor*, dont il eut Etéatus et Eurytus.

Méduse. Nous verrons à l'article de Persée comment il devint épris de cette *Gorgone*.

De tant de maîtresses, Neptune dut avoir plusieurs enfants; et en

général, on donnait le nom de *Neptune* à tous ceux qui se distinguaient dans des combats sur mer, ou par leur habileté dans l'art de la navigation.

Sextus Pompée, enflé par ses succès sur mer, voulut être appelé ainsi ; et on trouve ce titre sur ses médailles.

Nous verrons les aventures de quelques-uns dans l'histoire des temps héroïques.

Il était principalement honoré à *Trœzène*, à *Anticyre*, à *Sparte*, à *Mantinée*, à *Athènes*, à *Patrée*, à *Argos*, à *Pœstum*, dans l'*Isthme de Corinthe*, etc.

Les Classiques donnent plusieurs noms à Neptune. Celui de *Poseidon* signifie qu'il ébranle la terre en

la frappant de son pied; il est dérivé de *Pous*, pied, et de *Seio*, j'ébranle, et de *Dhè* pour *Ghè*, la terre. L'étymologie du mot *Neptune* n'est pas certaine.

Quant à ses autres noms, plusieurs méritent notre attention. Celui d'*Asphalios* ou *Asphaléion*, car il se trouve écrit de cette dernière manière sur une médaille des Rhodiens, signifie *ferme*, *stable*, *immobile*, et il répond au *Stabilitor* des Romains. Il lui fut donné à l'occasion d'une île nouvelle qui parut sur la mer. Les Rhodiens, alors fort puissants, y ayant débarqué, y bâtirent un temple en l'honneur de *Neptune Asphalion*, et il en eut bientôt plusieurs autres. On en voyait un au cap de Ténare,

dans la Laconie, et un autre près du port de Patras. Ce surnom, au reste, convenait parfaitement à ce dieu, parce que comme on croyait qu'il avait le pouvoir d'ébranler la terre, il avait aussi celui de l'affermir; ce qui fait dire à Macrobe que les dieux avaient souvent des titres opposés sur une même chose de leur dépendance; et que si Neptune avait le nom de *Enosicton*, qui marquait qu'il avait le pouvoir d'ébranler la terre, il portait aussi celui d'*Asphalion*, pour nous apprendre qu'il pouvait aussi l'affermir et la rendre stable. Aussi ne manquait-on guères de lui offrir des sacrifices dans les grandes tempêtes et dans les tremblements de terre.

On le nomme *Gheochus*, *Enosichtée*, noms qui signifient qu'il ébranle la terre.

Homère l'appelle le *plus ancien des dieux*, probablement comme fils d'Uranus.

Les Ioniens nommaient ce dieu *Héliconien*, et s'assemblaient avec un grand concours de peuples voisins, sur le promontoire de Mycale, pour lui offrir des sacrifices. On lui donna le nom de *Roi*, depuis l'aventure qu'il eut avec Minerve, au sujet du territoire de Trézène : Jupiter ayant ordonné qu'il leur demeurerait en commun, il en prit le nom de roi, et Minerve celui de *Poliade*.

Il prit celui de *Proscristius* d'un autre différend qu'il eut avec Ju-

non, au sujet du pays d'Argos. Pour se venger de ce que Jupiter l'avait adjugé à cette déesse, il inonda toute la campagne ; mais Junon l'ayant supplié d'arrêter ce débordement, il se rendit à sa prière, et on lui donna, à cause de cela, l'épithète qu'on vient de voir, et qui signifie *s'écouler*, *effluere*, parce qu'il avait fait retirer les eaux des fleuves qui inondaient le pays. On lui bâtit aussi un temple sous ce nom.

Le surnom de *Porte-trident* n'a rien de difficile.

Celui de *Mugissant* fait allusion au bruit de la mer, qui ressemble aux mugissements des taureaux. C'est pour cette raison, disent les Mythologues, qu'on lui immolait

cet animal, et qu'il fut lui-même nommé *Tauros* ou *Taurcos ;* et les fêtes qu'on célébrait en son honneur étaient appelées *Taureia*. Mais les deux épithètes les plus honorables étaient celles de *maître de la terre*, qui se lisait dans la Lucanie sur une de ses statues ; et celle de *Soter* ou *Sauveur*, qui lui était donnée apparemment par quelqu'un de ceux qui croyaient qu'il les avait garantis de quelque grand danger.

Enfin ce dieu eut plusieurs autres noms des lieux où il était spécialement honoré, comme ceux de *Tenarius*, du promontoire de ce nom dans la Lucanie. *Onchestius*, de la ville d'Onchonste. *Isthmius*, de l'Isthme de Corinthe, où il avait

un temple magnifique. Les Romains lui donnaient celui de *Consus*, qui répond à celui d'*Hippius* que nous avons expliqué.

Delà le nom des fêtes *Consualia*, célébrées en son honneur pendant les jeux du Cirque.

Comme les aventures que nous venons de rapporter, et plusieurs autres encore qu'on trouve dans Pausanias, donnaient presque toujours lieu à l'érection de quelque temple en l'honneur de Neptune, et à des fêtes particulières, il a été un des dieux du Paganisme les plus honorés; car indépendamment des Libyens, qui le regardaient comme leur grande divinité, il y avait dans la Grèce et dans l'Italie, surtout dans les lieux mari-

times, un grand nombre de temples élevés en son honneur. Des fêtes et des jeux, en particulier ceux de l'Isthme de Corinthe, et ceux du Cirque à Rome, lui étaient spécialement consacrés sous le nom d'*Hippius*, parce qu'il y avait des courses de chevaux. Les Romains même avaient tant de vénération pour ce dieu, qu'indépendamment de la fête qu'ils célébraient en son honneur le premier de juillet, qui était marquée à ce jour-là dans leur kalendrier, par ces mots *D. Neptuni Ludi*, tout le mois de février lui était consacré, soit parce que la moitié était destinée parmi eux aux purifications d'où il avait tiré son nom, et qui se faisaient principalement avec de l'eau, élément

auquel le dieu présidait; soit pour le prier d'avance d'être favorable aux navigateurs qui, dès le commencement du printemps, se disposaient aux voyages de mer. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que, comme on croyait que Neptune avait formé le premier cheval, les chevaux et les mulets demeuraient sans travailler pendant les fêtes de ce dieu, et jouissaient d'un repos que personne n'osait troubler.

Outre les victimes ordinaires, c'est-à-dire, le cheval et le taureau immolés à ce dieu, et les libations qu'on faisait en son honneur, les aruspices lui offraient particulièrement le fiel de la victime, parce que l'amertume de ce viscère

a quelque rapport avec celle de l'eau de la mer.

Ce serait entreprendre une chose impossible que de faire mention de tous les temples qui lui étaient consacrés. Je ne puis me dispenser de dire qu'il y en avait un chez les Atlantides, dans lequel il était représenté sur un char tiré par quatre chevaux ailés, dont il tenait les rênes : sa statue était si grande, qu'elle touchait la voûte du temple.

Il avait une statue d'airain, haute de sept coudées, ou dix pieds et demi, près de l'Isthme de Corinthe.

Les statues, les médailles, les pierres gravées, les vases peints et les bas-reliefs, nous rappellent quel-

ques traits particuliers de son histoire. On le trouve sur les monuments, tantôt debout, tantôt assis sur les flots de la mer. Sa figure est un peu différente de celle de Jupiter ; il a la barbe plus crépue, et il y a une grande différence dans le jet de ses cheveux, qui s'élèvent au dessus de son front. Une des plus belles statues de Neptune debout, c'est celle du musée Pio-Clémentin.

On le voit aussi sur un char traîné par deux ou quatre chevaux ; ce sont quelquefois des chevaux marins, comme sur les médailles de Béryte dans la Phénicie, qui ont la partie supérieure de cet animal, pendant que l'inférieure se termine en queue de poisson, comme presque tous les monstres marins.

Ces animaux sont dûs en partie à l'imagination des poètes et des artistes, au goût que les Grecs avaient pour les représentations d'êtres composés de deux natures, et à la conformation d'un poisson, dont la tête a par la figure quelqu'analogie avec celle d'un cheval. Cet animal est l'*Hippocampe*.

Ce Dieu est aussi représenté avec des chevaux ailés, ainsi qu'on le voit sur une pierre gravée donnée par Beger, qui croit avec raison, que c'est le *Neptune Atlantide*.

Dans toutes ces occasions ce Dieu presse ses chevaux et leur lâche la bride. Quelquefois il paraît retenir un cheval, ainsi qu'on le remarque sur une médaille de Rhaucus en Crète. Il tient dans la main droite un trident.

Neptune couronné par la Victoire, marque la reconnaissance de celui qui lui doit le gain d'une bataille navale.

Souvent il paraît nu avec une chlamide sur l'épaule, et frappant à coups redoublés avec son trident, comme sur les médailles de Posidonie ou Pœstum. Il tient aussi le trident sur les médailles des Priansiens en Crète.

Tenant le pied droit sur un globe, dans une médaille d'Auguste et dans un autre de Tite, il nous apprend que les empereurs étaient également les maîtres de la terre et de la mer.

Assis sur une mer tranquille avec deux dauphins qui nagent sur la superficie de l'eau, et ayant

près de lui une proue de vaisseau chargée de grains, il marque l'abondance que procure une heureuse navigation.

Lorsqu'il paraît assis sur une mer agitée, avec le trident planté devant lui, et un oiseau monstrueux à tête de dragon, des ailes sans plumes comme un chauve-souris, qui semble faire un effort pour se jeter sur lui, pendant que Neptune demeure tranquille et paraît même détourner la tête, c'est pour marquer que ce Dieu triomphe également des tempêtes et des monstres de la mer.

Sur une médaille où la Victoire paraît sur la proue d'un navire, sonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers en posture

de combattant darde son trident pour mettre en fuite les ennemis, on a représenté la grande victoire navale de Démétrius Poliorcètes sur Ptolemée.

Enfin, un bas-relief nous représente Neptune enlevant une jeune fille qu'il emporte sur ses chevaux marins; l'Amour à qui ce Dieu a abandonné son trident, s'en sert pour animer ses chevaux, dont il y en a un qui tient la queue d'un dauphin dans sa bouche. Deux jeunes filles paraissent sur le rivage prier Neptune de leur rendre leur compagne. Les Mythologues qui parlent tant des amours de ce Dieu et de ses différentes métamorphoses, ne disent rien de cet enlèvement.

Sur une médaille d'Adramytium dans la Mysie, on voit Neptune vêtu de la toge, tenant dans la main gauche un trident, et étendant la main droite vers une femme agenouillée.

Sur des médailles de Phères en Thessalie, on voit Neptune métamorphosé en coursier, devant une femme qui lui présente un flambeau. Cette femme, d'après la métamorphose que j'ai déja rapportée, ne peut être que Cérès.

Le trident, le dauphin, le gouvernail, l'aplustre, l'acrostilium, attributs de Neptune, annoncent des villes puissantes sur mer.

NÉRÉE.

NÉRÉE, que tous les anciens mettent au nombre des dieux de la mer, était fils de l'Océan et de Téthys. Apollodore lui donne l'Océan pour père, et pour mère la Terre : d'autres Mythologues le font fils de Neptune.

Quoi qu'il en soit, tous conviennent qu'il épousa sa sœur Doris, et qu'il en eut les cinquante Néréides, dont voici les noms qui ont tous rapports à la mer : *Froto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thétys, Galené, Glanée, Cymothoé, Spéo, Thalie, Mélite, Eulimène, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé,*

Doto, Pherusa, Dynamène, Nésée, Actée, Protomédée, Doris, Panope, Galatée, Hippothoé, Hipponoé, Cymodocé, Cymatolège, Amphitrite, Cymo, Etone, Halimède, Glauconomé, Pontoporia, Liagore, Evagore, Laomédée, Polynomé, Autonomé, Lysianasse, Evarné, Psamathé, Menippe, Nyso, Eupompe, Themisto, Pronoé, Nemertès.

On trouve dans cette liste faite sur Hésiode, deux fois Amphitrite, parce qu'il y a deux Néréides de ce nom, mais il diffère en quantité de quelques syllabes.

Homère en rapporte les noms un peu différemment, et n'en nomme que trente-trois : les autres, dit-il, étant rentrées au fond de

la mer. Ces trente-trois Néréides sont, *Glanée*, *Thalie*, *Cymodocé*, *Nesée*, *Spio*, *Thoé*, *Halia*, *Cymothoé*, *Actée*, *Limnorie*, *Mélite*, *Amphithoé*, *Agavé*, *Doto*, *Proto*, *Pheruse*, *Dynamène*, *Dexamène*, *Amphinome*, *Callianire*, *Doris*, *Panope*, *Galatée*, *Nemertis*, *Apseudès*, *Callianasse*, *Clymène*, *Janire*, *Janesse*, *Mœré*, *Orithye*, *Amathie*. Ces noms au reste, presque tous tirés de la langue grecque, conviennent parfaitement à des divinités de la mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, le calme, les rades, les îles, les ports, etc.

Toute l'antiquité convient que *Nérée* excellait dans l'art de connaître l'avenir : il prédit à Pâris la

guerre que l'enlèvement d'Helène devait attirer sur sa patrie, et il apprit à Hercule où étaient les pommes d'or qu'Eurysthée lui avait ordonné d'aller chercher. Il voulut se changer en plusieurs figures, pour se dispenser de donner cet éclaircissement au prince grec ; mais celui-ci le retint jusqu'à ce qu'il eut repris sa première forme.

Nérée faisait son séjour ordinaire dans la mer Egée, où il était environné de Néréides qui l'amusaient par leurs chants et leurs danses.

Il paraît que le vieillard qu'honoraient les Cythéates, et qui selon eux avait son palais dans la mer, n'était autre que Nérée.

Pline dit que du temps de Ti-

bère on vit sur le rivage de la mer une Néréide, telle que les poètes les représentent, et qu'un ambassadeur des Gaules avait dit à Auguste qu'on avait vu sur les bords de la mer plusieurs Néréides mortes. Albert le grand et plusieurs autres parlent souvent de pareils prodiges.

Les Néréides avaient des bois sacrés et des autels en plusieurs endroits, surtout en particulier sur le rivage de la mer. La Néréide *Doto* avait un temple célèbre à Gabala.

Les anciens monuments, de même que les médailles, s'accordent à représenter les *Néréides* comme de jeunes filles portées sur des dauphins ou des chevaux marins, te-

nant ordinairement d'une main le trident de Neptune, de l'autre un Dauphin, et quelquefois une victoire ou une couronne : on les trouve cependant quelquefois moitié femmes, moitié poisson, telles qu'on les voit sur un casque de Minerve, sur plusieurs médailles des villes d'Italie, sur une médaille de Marseille, sur plusieurs pierres gravées et d'autres monuments.

On confond souvent Vénus marine avec Amphitrite, ou avec les Néréides.

TRITONS.

Les poètes représentent les Tritons comme des êtres ayant la moitié du corps d'un homme et l'autre d'un poisson, avec une conque à la main dont ils font retentir l'air.

Lorsque ce nom est pris au singulier, il marque celui du Triton qui précédait toujours Neptune, dont il annonçait l'arrivée au son de sa conque, et qui a passé à cause de cela pour être la trompette de ce Dieu. Il était fils de Neptune et d'Amphitrite.

Pline rapporte qu'on en avait vu un près de Lisbonne sonnant de

sa conque, et tel qu'on le représente ordinairement.

On plaçait la statue de Triton au haut des temples de Saturne.

Les Tritons sont toujours représentés moitié hommes et moitié poissons : le reste du corps paraît couvert de petites écailles : ils ont des nageoires au-dessous de l'oreille, la bouche large, des yeux bleus, les mains et les doigts couverts d'écailles, et des nageoires au lieu de pieds sur la poitrine et sur le ventre.

On en trouve sur les monuments qui ne ressemblent presque en rien à ce que nous venons de dire, tel est celui qui était représenté sur une frise trouvée en Bourgogne : il a la tête et tout le corps d'un

homme, sans qu'il y paraisse aucune écaille, excepté aux cuisses qui se terminent en deux longues queues de poissons. Il tient un manteau sur un bras, et une coquille dans la main droite : il a près de lui un monstre et un chien couché.

Les Tritons comme les Faunes ont souvent une figure agréable : tel est celui du Musée Pio-Clémentin, qui joue avec une Néréide : tels sont ceux que nous offrent plusieurs pierres gravées.

Tom. 4. Pag. 39.

Corn. Sculp.

PROTHEE

NAPOLI

PROTÉE.

RIEN n'est plus célèbre que ce Dieu marin, et les deux plus grands poètes de l'antiquité se sont efforcés à l'envi d'en faire le portrait. Homère, dans le dernier discours de Ménélas à Télémaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite île d'Ægypte, *Eidotée* la fille de Protée lui apparut, et lui conseilla d'aller consulter son père, pour apprendre de lui ses destinées; elle le prévint cependant que pour en venir à bout, il fallait le lier pendant qu'il dormait, et ne point le laisser échapper, quelque figure qu'il prît, jus-

qu'à ce que revenu enfin dans son premier état, il lui eût révélé ses aventures.

Ménélas prend avec lui trois de ses compagnons qui surprennent Protée endormi, se jettent sur lui, et, sans être effrayés de le voir métamorphosé en lion, en léopard, en dragon, en sanglier, en eau, en arbre, le retiennent toujours entre leurs bras jusqu'à ce que revenu à sa première forme ils le lâchent; et alors il apprend à Ménélas ce qui le retient en Ægypte, et en même temps ce qu'il devait faire pour arriver heureusement dans sa patrie.

Virgile qui n'a fait que changer les personnages, mais qui pour le fond à copié fidellement son mo-

dèle, raconte comment Aristée ayant perdu ses abeilles, alla trouver Cyrène sa mère, qui lui parla ainsi : « Il y a dans la mer « Carpatienne un devin nommé « Protée, qui parcourt les mers « sur un char attelé de chevaux ma- « rins. Je le vois qui dresse sa « course vers l'Emathie : il va re- « voir Pallène, lieu de sa naissance. « Les Nymphes, et même le vieux « Nérée révèrent ce célèbre devin, « dont la pénétration s'étend sur « le passé, sur le présent et sur « l'avenir. Cette rare connaissance « est un don qu'il a reçu de Nep- « tune, pour récompense du soin « qu'il prend de nourrir sous les « eaux les monstres marins qui « composent le troupeau du Dieu

« des mers. C'est ce devin, mon
« fils, qu'il vous faut surprendre et
« enchaîner, si vous voulez qu'il vous
« révèle la cause secrète de votre
« malheur et les moyens de réparer
« vos pertes : si vous n'employez
« la violence, n'espérez pas d'en
« tirer des réponses..... Aussi-
« tôt que le soleil aura atteint le
« milieu de sa course, que ses ar-
« deurs brûlantes dessécheront les
« campagnes et forceront les trou-
« peaux à chercher la fraîcheur des
« bois, je vous conduirai dans la
« grotte où le vieux Protée se retire
« pour se reposer au sortir des
« eaux : là vous le surprendrez ai-
« sément dans son premier som-
« meil. Dès qu'il se sentira saisi et
« garotté, il fera cent efforts pour

« échapper de vos mains : il se pré-
« sentera à vos yeux sous la figure
« d'un lion, d'un sanglier hérissé,
« d'un tigre menaçant, d'un dra-
« gon armé d'écailles : peut-être
« pour mieux fasciner vos yeux pa-
« raîtra-t-il comme un feu qui pé-
« tille en l'air, ou comme un tor-
« rent qui s'écoule ; mais plus il
« prendra de formes différentes,
« plus vous serrerez les liens, jus-
« qu'à ce qu'il paraisse dans la forme
« où vous l'aurez surpris dans son
« sommeil. »

Aristée exécuta exactement l'ordre de sa mère, et apprit de Protée la manière de réparer ses essaims.

Les deux fils de Protée, qui s'appelaient *Polygone* et *Télégone*, faisaient mourir tous ceux qui ve-

naient loger chez eux après les avoir vaincus à la lutte. Hercule délivra la terre de ces deux tyrans.

L'occupation de Protée était de mener dans les mers les troupeaux de Neptune composés de *veaux marins*. On appelle ainsi une espèce de mammifère qui habite la mer, *les Phoques*. C'était vers le midi, et les jours où le Zéphyre soufflait, qu'il les conduisait dans les vastes mers; et il se reposait pendant que ces animaux jouaient dans l'onde salée, et y cherchaient leur nourriture.

Le nom de *Protée* est devenu un proverbe pour indiquer un homme qui prend toute sorte de formes.

On ne peut désigner Protée dans

les monuments grecs, qu'en le plaçant au milieu de veaux marins; ou en composition avec Ménélas et Aristée; du reste, sa figure est celle d'un Triton.

PHORCYS, GLAUCUS, etc.

PHORCYS ou PHORCUS, autre dieu marin, était fils de Pontus et de la Terre; et il eut de sa femme *Céto*, les *Grées* dont les cheveux blanchirent au moment de leur naissance: génération physique qui nous apprend que les flots blanchissent quand ils sont agités.

Saron était regardé comme le dieu particulier des matelots, et les Grecs lui avaient donné le nom du bras de mer qui est proche de Corinthe ou du golphe Saronique.

Portumnus présidait aux ports de mer, comme son nom le marque

Wardle Fec. Sculp

GLAUCUS

NAPOLI

assez. Son histoire est fort connue, et son premier nom était *Mélicerte*. Athamas son père, roi de Thèbes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ses fils nommé *Léarque*, et Ino, mère de ce jeune prince, fuyant avec son autre fils Mélicerte, se précipita avec lui dans la mer; ils furent l'un et l'autre changés en dieux marins, Mélicerte sous le nom de *Palémon*, et Ino sous celui de *Leucothoé*.

Les Grecs n'eurent pas plutôt fait l'apothéose d'Ino et de Mélicerte, qu'ils établirent en leur honneur un culte religieux, qui fut reçu dans différents pays. Mélicerte surtout fut honorée dans l'île de Ténédos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des enfants

en sacrifice. A Corinthe, Glaucus institua en son honneur des jeux isthmiques qui, ayant été interrompus dans la suite, furent rétablis par Thésée en l'honneur de Neptune.

Dans le temple que les Corinthiens avaient consacré à Neptune, il y avait trois autels, un de ce dieu, l'autre de *Leucothoé*, et le troisième de *Palémon*. On descendait, par un escalier dérobé, dans un lieu bas, où on disait que Palémon était caché; et quiconque osait faire un faux serment dans ce lieu, était aussitôt puni de son parjure.

Leucothoé fut aussi honorée à Rome, et elle y avait un temple où les dames romaines allaient

offrir leurs vœux pour les enfants de leurs frères, n'osant pas prier la déesse pour les leurs, parce qu'elle avait été trop malheureuse en enfants. Il n'était pas permis aux femmes esclaves d'entrer dans ce temple, et on les frappait impitoyablement lorsqu'on les y trouvait.

Comme les peuples qui recevaient le culte des divinités étrangères en changeaient souvent les noms, *Ino* que les Grecs nommaient *Leucothoé*, fut appelée *Matuta* par les Romains ; et Mélicerte que les premiers honoraient sous le nom de *Palémon*, fut connu à Rome sous le nom de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce dieu ; mais Boissart nous en a conservé une de Matuta.

Quoiqu'Homère ne regarde *Egéon* que comme un géant, cependant Ovide dit qu'il était un des dieux de la mer. Suivant Hésiode, il était fils du Ciel et de la Terre. Eumelus, autre ancien poète, dans son poème de la Titanomachie, le fait fils de Pontus et de la Terre, et dit qu'il habitait dans la mer, d'où il secourut les Titans. Conon assure que Neptune le vainquit et le précipita dans la mer.

GLAUCUS était un célèbre pêcheur de la ville d'Anthéon dans la Béotie. Ayant mis sur l'herbe les poissons qu'il avait pris, il s'aperçut qu'ils se donnaient de grands mouvements, et se jetaient dans la mer : il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particulière ;

il en goûta, et fut changé en dieu marin.

L'antiquité reconnaît trois Glaucus, l'un fils de Minos, l'autre fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade, le troisième surnommé *le Pontique*. Cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la généalogie du Glaucus dont il s'agit ici. Quelques auteurs lui donnent pour père Polybe; d'autres le font fils de Phorbas; d'autres enfin de Neptune.

La ville d'Anthédon lui rendit un culte religieux, lui éleva un temple et lui offrit des sacrifices. Les poètes ont débité un grand nombre de fictions à son occasion. Les uns disent que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'île de Naxos

où Thésée l'avait abandonnée, et que Bacchus, pour le punir, l'attacha à un sep de vigne, ainsi qu'on peut le voir dans Athénée. Selon Diodore de Sicile, ce fut lui qui apparut aux Argonautes, sous la figure d'un dieu marin, lorsque Orphée, à l'occasion d'une tempête, fit un vœu solennel aux dieux de Samothrace : il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule et les deux Tyndarides, Castor et Pollux, seraient un jour mis au nombre des dieux. On ajoute encore que dans le combat qui fut donné entre Jason et les Tyrrhéniens, il se mêla avec les Argonautes, et fut le seul qui ne fut point blessé. Euripide, et après lui Pausanias, rapportent

qu'il était l'interprète de Nérée, et qu'il prédisait l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'était de lui qu'Apollon lui-même avait appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, suivi en cela par Philostrate, dans son tableau de Glaucus, prétend qu'il fut métamorphosé en Triton; et le portrait qu'en fait le dernier de ces deux auteurs, ressemble parfaitement à ce qu'on a raconté de ce monstre.

Ce serait ici l'occasion de parler de *Charybde* et de *Scylla*, mais on trouvera leur histoire à l'article d'Ulysse.

LES NYMPHES.

J'AI déja parlé des *Nymphes* terrestres, les Dryades, les Hamadryades et les Oréades. Celles des eaux étaient encore en plus grand nombre; c'est même à celles-ci que toutes doivent leur nom générique dérivé de *Lympha*, eau.

Horace a décrit l'antre des Nymphes. Il nous montre Bacchus instruisant les Nymphes; celles-ci dansant avec les Grâces.

On les appelait en général *Nymphes*, le nom de *Naïades* était plus particulièrement adapté aux Nymphes des eaux et des fontaines; chaque source avait ses Naïades.

On les représente comme de jeunes filles nues, avec des cheveux longs et droits qui paraissent avoir été mouillés. C'est ainsi qu'est figurée la nymphe du Tibre dans le musée Pio-Clémentin; c'est à peu près de même qu'est figurée la nymphe Anchirroé, fille du Nil; elle a de plus une cruche à la main.

Voici les noms des Nymphes des eaux et des Nymphes terrestres, dans un ordre alphabétique.

Acasta, Admer, Ægérie, Æglé, Agatète, Agavé, Amathie, Amphithoé, Amphinome, Amphitas, Amphiro, Aréthuse, Asia, Atte, Béroé, Calianaste, Calliroé, Calypso, Casinaria, Cerceis, Clio, Clotho, Clymène, Clytie, Corasice, Creseis, Cydippe, Cymaduse, Cymothoé,

Déiopé, Dianaste, Dioné, Doris, Dosithée, Doxo, Drymo, Dynamne, Electre, Ephyre, Erece, Eudore, Europe, Eurybie, Eurymènè, Galatée, Galaxaura, Glaucis, Halia, Hippo, Hyale, Jacra, Janira, Ianthe, Idothée, Idyia, Laodicé, Lara, Léonthadome, Ligea, Limneria, Lyceste, Lycorias, Mareia, Mélantho, Mélite, Méloboris, Memnesthe, Métis, Minetra, Minopène, Neméritis, Neso, Nisœa, Nise, Ocyroé, Opis, Orithye, Panope, Panopéa, Pasithoé, Peloris, Persa, Perséis, Pétrea, Pherusa, Pholoé, Phyllidocé, Pitho, Plexaura, Plione, Polydora, Proto, Prymno, Rhodea, Sagaritis, Sangaris, Spio, Styx, Syrinx, Thalessa, Thalia, Théro, Thespie,

Thétis, Thoé, Thyca, Thyella, Thysbé, Thorébia, Thyché, Thyro, Uranie, Xanto, Zeuxo, Zexo.

ÉOLE
ET
LES VENTS.

EOLE ET LES VENTS sont comptés au nombre des dieux de la mer, parce qu'ils soulèvent les flots, causent les tempêtes, et qu'ils sont gouvernés par Neptune.

Eole règne dans les îles appelées *Vulcanies*, à cause de leur volcan; ces îles au nombre de sept, sont entre la Sicile et l'Italie, du côté du promontoire de Pelore, ainsi que Diodore de Sicile et Pline le disent. Homère ne parle que d'une qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y

en ait point qui porte ce nom ; mais il la nomme ainsi à cause de son roi Eole. C'est sans doute celle de Lipara.

C'est dans cette île qu'Eole régnait quand Ulysse y aborda, ainsi que nous le verrons à l'histoire de ce prince.

Eole était donc le roi des Vents : chacun d'eux avait une attribution particulière. Les marins en comptent trente-deux : les mythologues en reconnaissent quatre principaux.

Borée, c'est le vent du Septentrion : il enleva Orythie, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, qui lui avait été refusée. Il l'emporta en Thrace, et il en eut *Zetès* et *Calaïs*, qui firent le voyage de la Colchide

avec les Argonautes, et qui délivrèrent Phinée des Harpyes. Ces deux frères avaient des ailes qui leur crûrent en même temps que les cheveux ; ils furent tués par Hercule, parce qu'ils s'étaient opposés à ce que le vaisseau des Argonautes retournât d'où il venait pour prendre Hercule : celui-ci était alors occupé à chercher le jeune Hylas, que les Nymphes avaient enlevé comme il allait puiser de l'eau douce. Borée, dit-on, se transforma en cheval pour couvrir les cavales de Dardanus ; il en eut douze poulains d'une telle vîtesse, qu'ils couraient sur les épics sans les faire plier, et sur la surface de l'eau sans enfoncer.

On voit dans le jardin des Thui-

leries un magnifique groupe, ouvrage d'*Anselme Flamen*, qui représente l'enlèvement d'Orythie par le vent Borée.

On célébrait à Athènes des fêtes appellées *Boréesines*, pour appaiser le vent Borée.

Auster, était le vent du Midi.

Eurus, était celui de l'Orient.

Zéphyre soufle du côté de l'Occident: c'est le plus agréable, et le plus favorable pour la fécondité de la terre; aussi les poètes le célèbrent-ils toujours dans leurs chants; ils en font un des amis et des compagnons de Cupidon, qu'il sert avec zèle dans la fable de Psyché. Ils lui donnent comme à Psyché des ailes de papillon, avec des yeux, sans doute d'après l'obser-

vation des ailes des papillons ocellés, comme notre *grand paon*, qui sont en grand nombre dans l'Orient.

Sous le nom de *Favonius*, les Romains en ont fait l'époux de Flore.

Les Vents favorables ou contraires étaient si utiles ou si funestes pour la navigation, qu'on les regardait comme des êtres surnaturels qu'il fallait se rendre propices ou conjurer.

On leur sacrifiait avant d'entreprendre un voyage. Ænée sacrifia à Zéphyre une brebis blanche. Scipion érigea un temple aux tempêtes. Auguste bâtit un temple dans les Gaules au vent Cyrcius.

On voyait au bas d'une mon-

tagne qui était près de l'Asope, un autel consacré aux Vents, à qui certaine nuit de l'année un prêtre offrait des sacrifices, et pratiquait autour de quatre fosses des cérémonies secrettes propres à appaiser leur fureur. Le même prêtre pendant cette cérémonie chantait quelques vers magiques, dont on disait que Médée s'était servie dans ses enchantements.

On découvrit encore il y a quelques années, près de Nettuno en Italie, un autel consacré aux mêmes divinités, avec cette inscription, *Ara Ventorum.*

Vitruve parle de la célèbre tour des Vents qui était à Athènes : M. Spon qui la découvrit l'a fait dessiner, et en a donné la descrip-

tion dans le tome second de son Voyage en Grèce. On voyait sur cette tour les huits principaux Vents représentés avec leurs noms; mais on ne peut rien conclure de ce monument pour le culte rendu aux Vents : Vitruve n'en parle que comme d'un morceau singulier d'architecture.

Eole eut plusieurs enfants. *Astioche* l'aîné, régna sur les mêmes îles qu'on nommait Eoliennes du nom de son père; *Jocastes* s'établit aux environs de Rheggio; *Xuthus*, *Androclée*, *Pheremon* et *Agathyrse*, régnèrent dans plusieurs parties de la Sicile, et leurs descendants y demeurèrent jusqu'à ce que les Doriens y envoyèrent une colonie.

On a peu de monuments qui représentent les Vents : sur la tour dont on vient de parler, les huit principaux sont figurés comme de jeunes hommes avec des ailes, dont l'un paraît soufler, l'autre verser de l'eau d'une cruche, etc. Dans un manuscrit de Peyresc, conservé dans la Bibliothèque de Saint-Victor, on voit un bas-relief qui représente quelques Divinités avec les signes du Zodiaque et un Vent qui soufle : il a des oreilles de satyre, et des ailes sur le devant de la tête comme Mercure. Enfin le Vent qui était à l'autel de Nettuno, soufle dans une coquille à peu près comme un Triton.

Les Vents sont aussi représentés souflants, vers le quadrige du soleil

et le bige de la lune, sur une lampe antique rapportée par Bartoli ; et deux Vents soufflent sur le quadrige du soleil, dans un bas-relief de la villa Borghese.

LES SYRÈNES.

Les poètes représentent les Syrènes comme de belles personnes qui habitaient des rochers escarpés sur le bord de la mer ; elles y attiraient les passants par la beauté de leur chant, et elles les faisaient périr.

Les uns veulent qu'elles fussent filles du fleuve *Acheloüs* et de la nymphe *Calliope ;* d'autres prétendent qu'elles sortirent du sang de la plaie qu'Hercule fit au Dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'est pas déterminé. Homère n'en reconnaissait que deux : d'autres en admet-

taient cinq, *Leucosie*, *Ligie*, *Parthenope*, *Aglaphon* et *Mopse* : le plus grand nombre enfin ne reconnaissent que les trois premières de celles que je viens de nommer.

On débite plusieurs fables sur leur sujet. Ovide dit qu'elles accompagnaient Proserpine lorsquelle fut enlevée, et que les dieux leur accordèrent des ailes pour aller chercher cette princesse : il ajoute que dans le désespoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêtèrent sur des rochers, où leur occupation fut de faire périr ceux qu'elles y attiraient.

Homère, qui place les Syrènes au milieu d'une prairie ensanglantée du meurtre de ceux qu'elles

avaient fait mourir, nous apprend que le Destin leur avait permis de régner jusqu'à ce que quelqu'un les eût trompées ; que le prudent Ulysse fut celui qui accomplit leurs destinées, ayant évité leurs embûches en bouchant les oreilles de ses compagnons avec de la cire, et se faisant attacher au mât de son vaisseau. Il ajoute qu'elles en conçurent tant de désespoir qu'elles se précipitèrent dans la mer, où elles furent changées en poissons de la ceinture au bas. On agita il y a quelques années la question, si les Syrènes étaient regardées par les poètes comme des poissons ou comme des oiseaux. Avant leur métamorphose, c'est-à-dire, avant qu'elles se fussent jetées dans la

mer, on les regardait comme des oiseaux, à cause des ailes que les dieux leur avaient données ; mais depuis on doit les mettre au nombre des divinités de la mer.

Nous avons vu le nom que l'on donnait aux Syrènes. de toutes il n'y en a qu'une de célèbre, c'est la Syrène Parthenope.

Parthenope se voit sur les médailles de Cumes, et sur celles de Nola. Cette Syrène, rejetée de la Sicile, fut bien accueillie par ceux qui habitaient près du fleuve Glanin ou Glanium, parmi lesquels on doit compter les Cuméens ; ils lui élevèrent un temple, et lui offrirent des sacrifices ; ainsi il paraît que son culte commença à Cumes, et que de là il passa à Naples.

Cette Syrène donna d'abord son nom à cette ville, avant qu'elle eût pris celui de *Neapolis*, qui signifie *nouvelle ville*. On y montrait son tombeau ; et c'est pour cela que Naples a aussi été appelée la *maison des Syrènes*. Diotime, général athénien, ayant abordé à Naples, sacrifia à Parthenope par le conseil de l'oracle, et il fit célébrer en son honneur des courses aux flambeaux : ces jeux se renouvelèrent dans la suite tous les ans.

Ce sont ces considérations qui engagent à regarder la tête de femme environnée de petits poissons, qui se voit sur les médailles de Naples, plutôt comme celle de Parthenope, que comme celle de Diane.

La Syrène *Ligea* était honorée à Terina dans la Sicile, et on voit sa tête sur les médailles de cette ville.

Les modernes ne représentent pas les Syrènes, ainsi que nous le faisons, comme des femmes avec la partie inférieure du corps en forme de poisson, ce qui les aurait confondues avec les Néréïdes : ils leur donnaient au contraire la tête d'une femme, avec le corps et les pieds d'un oiseau. C'est ainsi qu'on les voit sur les médailles.

Cependant sur les médailles de Cumes, la Syrène Parthenope a le tête et la partie supérieure du corps d'une jeune femme, des ailes aux épaules, et la partie inférieure du corps terminée en poisson.

Pour indiquer une femme dont les charmes attirent, mais dont la société peut être dangereuse, on dit, *c'est une Syrène.*

Les Syrènes et les autres monstres de cette espèce, que les voyageurs prétendent avoir vus, ou que des jongleurs montrent, sont de pures suppositions.

SCYLLA.

SCYLLA fut une belle nymphe dont Glaucus, dieu marin, devint amoureux; mais n'ayant pu la rendre sensible, il alla implorer le secours de *Circé*. Celle-ci, éprise elle-même de Glaucus, résolut de le punir pour l'avoir trouvé insensible, et de faire mourir sa rivale Scylla; et ayant composé un poison, elle le jeta dans une fontaine où la Nymphe étant venue se baigner fut changée en monstre.

Homère dit qu'elle avait douze griffes, six gueules et six têtes. Virgile en a fait aussi la description. On ajoute qu'effrayée elle-

même par les hurlements importuns de chiens qui sortaient de son corps, elle se jeta dans la mer près de l'endroit où est le fameux détroit qui porte son nom, et qu'elle se vengea de Circé en faisant périr les vaisseaux d'Ulysse, son amant.

Quelques auteurs ont inventé de nouvelles fables pour expliquer celle-là : ils disent que ce qui y a donné lieu, est le naufrage d'une princesse nommée Scylla, que Pausanias et Virgile, croient être la fille de Nisus, roi de Mégare, qui périt dans ce détroit.

Selon Lycophron, c'était une fille de Phorcus, qui vola à Hercule les bœufs de Géryon : ce héros la fit mourir; et son père ayant mis son corps sur un bûcher, et

l'ayant purgée de ce qu'elle avait de mortel elle devint nne divinité.

Palephate prétend que Scylla était un navire des Tyrrhéniens, qui ravageait les côtes de Sicile, et qui portait sur sa proue la figure d'une femme qui avait le corps environné de têtes de chiens. Il ajoute qu'Ulysse évita leur rencontre, ce qui donna lieu à toutes les fables qu'Homère a débitées sur ce sujet.

Scylla est représentée sur plusieurs médailles avec un corps de femme, qui se termine par plusieurs chiens aboyants : elle a dans la main un gouvernail avec lequel elle menace, et c'est le débris d'un vaisseau quelle a fracassé. C'est ainsi qu'on la voit sur les mé-

dailles de Tarse, sur des contorniates de Néron, et principalement sur des deniers de Sextus Pompée.

Auprès de Scylla est un autre gouffre : les navigateurs tombaient souvent dans le premier pour éviter le second ; de là vient le proverbe *tomber de Carybde en Scylla*, pour indiquer un homme qui, voulant éviter un malheur, tombe dans un malheur plus grand.

L'OCÉAN, THÉTYS ET LES FLEUVES.

AVANT de parler des Fleuves il faut dire un mot d'*Océan*, qui était le fils d'Uranus le plus ancien Dieu des Eaux, et le père des Fleuves.

L'antiquité ne nous a transmis que deux monuments qui représentent Océan: l'un est une statue qui a été déterrée à Rome vers le milieu du seizième siècle, qui nous fait voir Océan sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la mer, avec une pique à la main, et ayant près de lui un monstre marin

qu'on ne connaît pas: l'autre est une pierre gravée de Beger, sur laquelle ce Dieu est pareillement peint sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes, où sont dans le lointain quelques vaisseaux.

L'attribut de l'Océan est cette paire de pinces d'écrévisse qui lui sortent du front, comme des cornes. C'est ainsi qu'il est figuré sur deux pierres gravées du grand duc de Toscane.

Nous verrons que le nom d'*Océan* est quelquefois donné au Nil.

Cette Thétys qu'on lui donne pour compagne, n'est pas celle qui épousa Pelée, et qui fut la mère d'Achille. Le nom de celle-ci s'écrie avec un *i* simple, et celui de l'épouse de l'Océan avec un *y*.

Puisque les Grecs rendaient un culte aux Fleuves, il n'est pas étonnant qu'ils les aient représentés sur les monuments.

On figure ordinairement les Fleuves sous les traits d'un homme dans la vigueur de l'âge; les cheveux ont quelque ressemblance avec ceux de Jupiter. On les représente quelquefois, mais rarement, sous les traits d'une femme; ce qui s'observe sur quelques médailles.

Sur d'autres médailles, les Fleuves sont figurés sous les traits d'un jeune homme nu, enfoncé dans l'onde jusqu'à la moitié du corps, et étendant les bras comme pour nager. C'est ainsi qu'on les observe sur les monnaies de la Cappanaies et de la Cilicie.

Quelquefois les artistes ont donné des cornes aux Fleuves, parce que leurs ondes, en se brisant, imitent les mugissements des taureaux.

Je vais indiquer les Fleuves et les Fontaines figurés sur les monuments; nous verrons à chacun d'eux les attributs qui les caractérisent.

Acragas est représenté sur les médailles d'Agrigente sous les traits d'un jeune homme; sa tête est ceinte du diadême. La ville se nommait *Acragas* comme lui. On offrait des victimes à ce Fleuve : il avait à Delphes une statue sur laquelle son nom était écrit.

Alphée dont nous verrons l'histoire à l'article d'Aréthuse.

Amenanus, sur les médailles de

Catane, est appuyé sur son urne, et tient une corne d'abondance : c'est l'attitude la plus ordinaire des Fleuves.

Aréthuse, nymphe de Diane, fille de Nérée et de la nymphe Doris, métamorphosée en fontaine par Diane, pour la sauver des poursuites d'Alphée qui depuis mêle ses eaux avec les siennes. En faisant son cours sous terre, elle vit passer le char de Pluton avec Proserpine qu'il enlevait, et elle lui fit connaître le ravisseur de sa fille. On voit la tête d'Aréthuse sur les médailles de Syracuse; elle est couronnée de roseaux, et placée au milieu de trois poissons.

Asines est représenté sous les traits d'un jeune homme avec la

tête ceinte de lierre, sur les médailles de Naxe en Sicile. On l'a pris communément pour Bacchus; mais ce dieu est ordinairement représenté barbu sur les médailles de cette ville. D'ailleurs, les Fleuves de Sicile sont toujours figurés sous les traits d'un jeune homme. Ce Fleuve est couronné de lierre, parce qu'il arrose une terre consacrée à Bacchus, à cause des vignobles fertiles qui bordaient ses rivages.

Callirhoë. Ce nom qui n'indique que la beauté et la pureté des eaux, se trouve sur les médailles d'Antioche de Syrie. C'était aussi le nom d'une fontaine voisine de Calydon, et voici ce qui le lui avait fait imposer:

Corhœsus, prêtre de Bacchus,

follement épris de Callirhoë, n'en recevait que de l'indifférence et des mépris. Bacchus, pour le venger, affligea les Calydoniens d'une espèce d'ivresse qui, après les avoir privés de leur raison, les conduisait à la mort. L'oracle de Dodone fut consulté; il répondit que Bacchus était offensé dans la personne de son prêtre; et qu'il n'y avait d'autre moyen de se délivrer du malheur qui les poursuivait, que de sacrifier à Bacchus Callirhoë, par les mains de Corhæsus, et qu'il serait permis cependant à quiconque voudrait, de donner sa vie pour elle. Personne ne s'offrit à mourir pour Callirhoë; elle fut conduite à l'autel pour être sacrifiée. Corhæsus, plus enflammé d'a-

mour que de vengeance, leva le coûteau et s'en frappa. Callirhoë reconnut trop tard quel était le caractère de celui dont elle était aimée, et qu'elle avait dédaigné. Pressée de ses remords, elle ne put lui survivre longtemps, et elle se tua près d'une fontaine qui depuis porta son nom.

Cette fable est le sujet d'un opéra de *Roy*.

Le *Caystre* et le *Cenchrius* sont figurés sur les médailles d'Ephèse, d'Ione, sous les traits d'un vieillard barbu.

Le *Chrysus*, honoré à Assor en Sicile, comme un dieu, est figuré sur les médailles de cette ville. Il y avait près de là un temple avec une statue de marbre.

L'*Euphrate*, l'*Indus*, l'*Ister*, le *Lycus*, sont figurés et cités sur différentes médailles.

Le *Mæandre* est indiqué par des traits et des enlacements qui figurent ses sinuosités. Ces enlacements ont servi depuis d'encadrement sur les vases, de bordure sur les habits; et ces ornements ont aussi été appelés *Mæandres*.

Le *Nil* a aussi obtenu les honneurs divins. Les anciens l'honoraient à l'égal de Jupiter. Il procurait aux Egyptiens tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie. Il était aussi célèbre chez eux par ses crues, que le Jupiter Pluvieux des Grecs par ses pluies. Son culte a duré longtemps. Il est représenté sur des médailles attribuées

à Julien, avec le titre de *Dieu saint;* et si l'on en croit ce que dit Bruce dans ses voyages, il a encore ses prêtres.

Les anciens ont fréquemment figuré le Nil. Ses statues étaient ordinairement de pierre noire, probablement de basalte. Il y en avait une de cette espèce dans le temple de la Paix à Rome. La célèbre statue du Nil du musée Pio-Clémentin, que l'on a transportée d'Italie pour notre Musée national, et dont on voit une belle copie dans le jardin des Thuileries, est un groupe admirable et intéressant pour l'histoire, et pour la mythologie même, par l'histoire naturelle.

Le Nil est couché, appuyé sur

un sphynx, et tient une corne d'abondance remplie de figures de nymphes et de plantes du Nil. Seize enfants hauts d'une coudée, emblême des seize coudées auxquelles le Nil doit s'élever dans ses crues pour fertiliser l'Egypte, et que pour cette raison on nommait aussi *Coudées*, sont montés sur toutes les parties de son corps. Quelques-uns d'eux font combattre des ichneumons avec des crocodiles. La base représente différents objets relatifs à l'histoire naturelle de l'Egypte. On y voit des ichneumons, des ibis, des hippopotames, des crocodiles, que des Tenthyrites dans des barques vont attaquer; le lotus, la perséa, l'holcus songho, et différentes pro-

ductions du Nil. Le manteau du fleuve couvre l'endroit d'où sortent les ondes, pour indiquer l'ignorance où l'on est des sources du Nil.

Il y a encore dans le musée Pio-Clémentin une autre statue du Nil. Elle est de marbre noir, et fort belle. Les cheveux du dieu forment un bourrelet autour de sa tête; ce qui est un caractère de ses images.

Les statues représentent le Nil allégoriquement. La Mosaique de Palestrine et différentes peintures d'Herculanum offrent le cours réel de ce fleuve et différents sites.

Quelques pierres gravées présentent la tête du Nil avec deux ou quatre enfants, ou avec des

pinces de crabe comme l'Afrique.

Sur les médailles, il est représenté couché, appuyé sur une urne; le crocodile, l'hippopotame, le lotus, le caractérisent; il a souvent dans la main une tige de Sorgho.

Quelquefois le *modius* sur la tête, comme Sérapis. On le voit souvent dans un temple ou en composition avec différents personnages.

Sur la coupe du roi de Naples, on le voit avec Isis et Horus. Près de lui sont les nymphes ses filles, *Memphis* et *Anchirrhoé*.

Le musée Pio-Clémentin possède aussi une statue de cette dernière.

Sagaris ou *Sangarius* se voit sur les médailles de Nicée de Bithynie. La nymphe Nicée ou Sangaride, rivale de Cybèle, était sa fille.

Le *Scamandre* joue un rôle dans l'histoire du siège de Troie. Ce fleuve, voyant qu'Achille désolait toute la campagne où il coule, et que le cours de ses eaux était arrêté par la multitude de corps morts, s'unit contre lui avec le fleuve *Simoïs ;* ils l'enveloppaient déja de leurs eaux, et il aurait péri si Junon n'eût dépêché Vulcain, qui se jeta sur ces fleuves, et consuma leurs eaux presque au point de dessécher leur lit.

Le *Scamandre* est représenté sur plusieurs médailles de la Troade.

Le *Strymon* est figuré sur une belle médaille d'*Ulpia Pautalia* du muséum du cardinal Borgia ; près de lui est un jeune garçon qui exprime dans un vase le jus du rai-

sin : on lit au-dessus, *botrus*, vigne ; près du jeune homme assis, on lit le mot *arguros*, argent, et *chrysos*, or ; auprès est un moissonneur, avec le mot *stachys*, épis, ce qui indique la fertilité du pays en vin et en blé, et ses mines d'or et d'argent.

Le *Tibre* était cher aux Romains dont il baignait la capitale.

On voyait au musée Pio-Clémentin une statue, également transportée au Muséum national, qui le représente couché, et près de lui sont Rémus et Romulus allaités par la louve.

DIEUX DU FEU.

J'AI établi cette division qui classe les Dieux selon les objets soumis à leur empire, parce qu'elle me paraît la plus simple.

Le culte du feu a été, comme celui de l'eau, très-répandu chez les Perses et chez les Guèbres, appelés par cette raison *adorateurs du Feu.*

C'était le Soleil qu'ils honoraient sous cet emblême; mais le feu matériel était l'emblême du feu céleste qui anime la nature, et Vulcain était chez les Grecs la divinité qui le représentait.

Voilà pourquoi j'ai placé ici Vulcain, que j'aurais pu joindre

avec Vénus, comme l'époux de la mère de l'Amour, si j'avais suivi la méthode de la plûpart des Mythologues.

Tom. 4. Pag. 93.

VULCAIN

...ARCH...

VULCAIN.

Le nom de Vulcain est celui que les Romains avaient donné au Dieu du feu : les Grecs le nommaient *Hephæstos*.

Vulcain était fils de Jupiter et de Junon. Jupiter qui le trouva fort laid, ou plutôt qui était jaloux de ce que Junon l'avait mis au monde sans sa participation, l'avait précipité du ciel sur la terre d'un coup de pied, et il se serait tué immanquablement, sans le secours des habitants de Lemnos, qui le reçurent entre leurs bras ; cependant il se brisa les jambes, et demeura boiteux.

C'est parce que l'île de Lemnos est fort sujette aux tremblements de terre et aux volcans, qu'on a prétendu que Vulcain y était tombé et qu'il y avait établi sa demeure et ses forges. On disait, pour donner cours à cette fable, qu'on entendait de fort loin le coup des marteaux des Cyclopes, ses forgerons, parce que véritablement on entendait le bruit du feu qui faisait des efforts pour sortir.

On établit aussi les forges de ce Dieu dans le mont Æthna pour la même raison, et dans les îles Vulcanies dont Liparos est la principale, et qu'on a depuis nommées Eoliennes, du nom d'Eole leur roi; en un mot, dans tous les lieux où l'on voyait quelque volcan.

Quoique chaque Dieu eût un emploi particulier, et qu'il fit son séjour habituel dans le lieu où il exerçait sa puissance, cependant leur demeure commune était l'Olympe Ainsi, quoique Neptune régnât sur les eaux, et qu'il eût son palais au fond des mers, on le voit souvent cité parmi les dieux de l'Olympe. De même, quoique Vulcain eût placé ses forges dans l'île de Lemnos, sa demeure véritable était l'Olympe.

La difformité de Vulcain le fit priver de l'office d'échanson qu'il exerçait dans les banquets de l'Olympe : sa laideur n'était pas propre à inspirer la joie qui doit régner dans les festins ; il fut remplacé par Hébé, et nous avons vu

comment elle fut obligée de céder cet emploi au beau Ganymède.

Mais il sut racheter par ses talents et son génie cette difformité naturelle, et forcer les hommes et les dieux à l'admiration.

L'Olympe, les divers palais des Dieux étaient remplis de ses ouvrages; Thétys et Vénus elle-même furent obligées de recourir à lui pour couvrir leur fils chéri d'armes invulnérables.

Il sut aussi, par son adresse et son génie, découvrir les ruses de ceux qui le trompaient, se venger de ses ennemis, et les livrer eux-mêmes à la risée publique.

Il n'avait pas oublié l'injure que Junon lui avait faite : il fabriqua une chaise d'or avec un ressort ca-

ché, et l'envoya dans le ciel. Junon qui ne se méfiait pas du présent de son fils, voulut s'y asseoir, et y fut prise comme dans un trébuchet; et il fallut que Bacchus enivrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon qui avait préparé à rire à tous les dieux par cette aventure.

Une autre fois il se montra généreux envers sa persécutrice, et s'attira la colère de Jupiter pour avoir dégagé Junon qu'il avait suspendue en l'air avec une chaîne, parce qu'elle avait excité une tempête pour faire périr Hercule.

Nous avons vu, à l'histoire de Vénus et de Mars, comment il les surprit au moyen d'un filet d'airain si délicat que l'on ne pouvait l'apercevoir, et cependant si solide

que le Dieu de la guerre ne put le rompre.

Dans la guerre des Géants, malgré sa difformité qui rendait sa marche pénible, il ne se distingua pas moins pour la défense commune, et il tua Clytius avec une masse de feu embrasée.

Il parut à la guerre de Troie, et se déclara contre les Grecs; il combattit contre le Xanthe et le Simoïs qui s'étaient soulevés contre Achille, et qui menaçaient de l'engloutir. Ce fut Junon qui amena son fils au secours du héros; il brûla les plantes qui bordaient leurs rivages, dessécha leurs ondes, et les contraignit à rentrer dans leur lit.

Ministre des rigueurs de Jupiter, il fut chargé avec la Force et

la Violence, d'attacher Prométhée sur le Caucase, avec des chaînes d'or et des clous de diamant.

Voici la description qu'Homère fait de la forge de Vulcain. Ce Dieu, après avoir promis à Thétys des armes pour son fils, retourne à ses soufflets, et leur ordonne de se mettre en mouvement. Ces soufflets étaient au nombre de vingt: ils envoyaient, selon la volonté du Dieu, un vent plus rapide ou plus rallenti. Vulcain met dans le feu l'airain indomptable, l'étain, l'or précieux et l'argent; il pose la grande enclume sur son support, prend d'une main le marteau pesant, de l'autre la tenaille, et façonne un superbe et immense bouclier. Un peu avant, Homère

dépeint Vulcain quittant ses soufflets et ses instruments pour recevoir Thétys. Il dit, et se lève de dessus le support de l'enclume, détourne ses soufflets du feu, rassemble ses instruments et les renferme dans un coffre d'argent; il lave ensuite avec une éponge son visage, son col, ses mains, et sa poitrine velue.

Comme les Grecs, lorsque quelqu'un s'était rendu fameux par ses ouvrages, se plaisaient à charger son histoire de tout le merveilleux qu'ils croyaient propre à l'embellir; les poètes mirent sur le compte de leur Vulcain tous les ouvrages qui passaient pour des chefs-d'œuvres et pour merveilleux; tels que le palais du soleil, le bou-

clier d'Hercule, les armes d'Achille, celles d'Ænée, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariane, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, et que celle-ci donna à Procris; Pandore, cette femme qui a causé tous les maux qui sont sur la terre; enfin, les cymbales d'airain dont il fit présent à Minerve qui les donna à Hercule, au bruit desquelles ce héros fit sortir d'un bois les oiseaux nommés Stymphalides, qu'il tua ensuite à coup de flèches, comme nous le dirons dans son histoire.

On voyait auprès de la porte du palais d'Alcinoüs, deux chiens d'or et d'argent dont Vulcain avait fait présent à ce prince; de jeunes esclaves d'or portaient à

la main des torches allumées pour éclairer la salle. Nous trouvons encore dans l'Iliade, une peinture magnifique des esclaves d'or fabriqués par Vulcain, pour le servir et l'aider dans ses travaux.

On dérive le mot *hephæsos*, d'un mot grec qui signifie brûlant; celui de *vulcanus*, d'un mot latin qui signifie voler, parce que la flamme brûle, et que ses étincelles volent; mais ces étymologies n'ont rien de certain.

Les Grecs donnèrent à Vulcain le surnom de *Chalceus* et de *Teknites*, qui signifient ouvrier en métaux, habile ouvrier.

Il était appelé *Lemnius*, parce que c'était à Lemnos qu'il tomba lorsqu'il fut chassé du ciel; *Junoni-*

gena, parce qu'il était fils de Junon ; *Mulciber* ou *Mulcifer*, parce qu'il avait enseigné l'art d'amollir le fer par le feu des forges ; *Ætneus*, parce que ses forges étaient sous le mont Æthna ; *Amphiguneis*, parce qu'il était boiteux des deux pieds, selon Hésiode qui lui donne cette épithète ; et *Kullopodion*, par ceux qui croyaient qui ne boitait que d'un côté : c'est la même épithète que celle de *Tardipes* que Catulle lui donne.

Ce Dieu était aussi fort honoré par les Romains. Tatius, au rapport de Denys d'Halicarnasse, lui fit bâtir un temple, et Romulus lui consacra des quadriges d'airain. Suivant le même auteur, on avait coutume dans ses sacrifices de faire

consumer par le feu toute la victime, ne réservant rien pour le festin sacré, ensorte que c'étaient de véritables holocaustes. Ainsi le vieux Tarquin après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur de ce Dieu, leurs armes et leurs dépouilles.

Parmi les animaux, le lion qui dans ses rugissements semble jeter du feu par la gueule, lui était consacré, et les chiens étaient destinés à la garde de ses temples. Il en avait plusieurs à Rome ; mais le plus ancien, bâti par Romulus, était hors de l'enceinte de la ville, les augures ayant cru que le Dieu du feu ne devait pas être dans la ville même ; mais la plus grande marque de respect que les Romains

avaient pour ce Dieu, était, selon Denys d'Halicarnasse, que les assemblées se tenaient dans ses temples, où l'on traitait les affaires les plus graves de la République : les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus sacré pour assurer les décisions et les traités qui s'y faisaient, que le feu vengeur dont ce Dieu était le symbole.

Comme on croyait que Vulcain avait enseigné tous les usages que les ouvriers et les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travaillaient en métaux, ou pour parler plus juste, tous les hommes en général offraient à ce Dieu des sacrifices, en reconnaissance d'un présent si avantageux, ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile.

Les monuments anciens représentent ce Dieu d'une manière assez uniforme, et il y paraît toujours avec une barbe épaisse, la chevelure un peu négligée, à demi couvert d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou, portant un bonnet rond et pointu, tenant de la main droite un marteau, et de la gauche des tenailles.

Quoique tous les Mythologues disent unanimement que Vulcain était boiteux, aucune des images de celles qui nous restent ne le représente avec cette défectuosité. Cependant, Cicéron dans son premier livre de la nature des Dieux, parle ainsi d'une de ses statues : « Nous admirons ce Vulcain d'A- « thènes fait par Alcamène ; il est

« debout et vêtu, et paraît boiteux, «mais sans aucune difformité. »

La plûpart des médailles de l'île de Lemnos représentent ce Dieu avec la légende *Deo Vulcano.* On le voit aussi sur les médailles d'Æsernia, de Lipari, d'Athènes. Il est remarquable par son bonnet à peu près semblable à celui de nos artisans : il a ordinairement un marteau à la main et une tenaille derrière lui.

C'est du nom de Vulcain que les montagnes qui renferment des feux souterrains qui se font jour à travers, et dans leur éruption lancent des flammes, ont été nommées *volcans.*

CYCLOPES.

Les anciens ont parlé de plusieurs Cyclopes : ceux qui étaient au nombre des dieux, ceux qui bâtirent Tyrinthe, ceux qui habitaient la Sicile.

Selon les Mythologues, ils étaient fils de *Cyclope* fils de Cœlus; celui-ci craignant leur force et leur courage, les précipita dans les enfers, lieu aussi éloigné de la terre, que la terre l'est du ciel : ils furent délivrés par les Titans; mais Chronos ou Saturne les y replongea, et ils durent cette fois leur délivrance à Jupiter envers qui ils se montrèrent reconnaissant : ils for-

gèrent des foudres pour ce dieu, le casque de Pluton et le trident de Neptune.

Nous avons vu comment Apollon, irrité de ce qu'ils avaient fabriqué le foudre avec lequel Jupiter avait frappé son fils Æsculape, les tua eux-mêmes.

Il paraît que les Cyclopes étaient des hommes féroces, et même anthropophages, qu'on peut mettre au nombre des premiers habitants de l'Italie. Comme ils infestaient les rivages, on les nommait fils de Neptune. Ils ignoraient l'architecture, et vivaient dans des cavernes; ce qui avait fait donner le nom de *Cyclopées* à plusieurs antres des pays que les Cyclopes avaient habités.

Les Cyclopes d'Homère furent les premiers habitants de la Trinacrie ; ils se fixèrent auprès du mont Æthna et des Champs Léontins. Comme ils habitaient des cavernes voisines du Volcan, on disait qu'ils y avaient établi leurs forges, et qu'ils y fabriquaient les foudres de Jupiter. Le bruit que font entendre les flancs caverneux de la montagne, était produit par les coups redoublés de leurs marteaux. Ils avaient pour chefs *Brontès*, *Stéropès*, *Argès* et *Pyracmon*.

Homère n'avait point adopté ces fables ; il ne regardait les Cyclopes que comme des brigands d'une taille gigantesque, et d'une force extraordinaire ; et Polyphême, a lieu de s'occuper à forger, mène

une vie pastorale, soigne les troupeaux destinés à assouvir sa faim insatiable, trait leur lait, en fait des fromages, joue du chalumeau, et tâche de surprendre les malheureux naufragés pour se procurer un mets plus délicat.

Le mot *Cyclope* signifie à l'œil rond, mais il n'indique pas que les Cyclopes n'eussent qu'un œil au milieu du front; et dans la très-haute antiquité, il paraît que cette opinion n'était pas générale. On a des monuments sur lesquels Polyphême est représenté avec deux yeux.

Eustathe remarque aussi qu'Homère, dans la description qu'il fait du Cyclope, ne lui donne pas un seul œil au front, non plus

qu'aux autres Cyclopes qui accoururent à ses cris. Il n'avait qu'un œil, ajoute ce commentateur, celui que lui creva Ulysse, parce qu'il avait perdu l'autre par un accident quelconque.

Sans vouloir absolument adopter le sentiment d'Eustathe, je trouve extraordinaire aussi qu'Homère n'ait rien dit de cette difformité des Cyclopes. Pope suppose qu'ils portaient un casque où il n'y avait qu'une ouverture. Ceux qui expliquent la Mythologie par la morale, disent que l'œil unique des Cyclopes est une profonde allégorie, et qu'il signifie que les hommes, dans la passion ou dans la colère, ne voient qu'un seul objet.

DIEUX DES ENFERS.

L'OPINION de l'immortalité de l'ame est très-ancienne, ainsi que le prouve l'opinion que les anciens avaient des Enfers et de l'Elysée, où l'homme trouvait des récompenses et des peines après sa mort. Ils n'ont pas peuplé ce lieu d'un moins grand nombre de divinités que le Ciel, la Terre et les Eaux.

Platon est celui des philosophes qui a le plus raisonné sur la nature de l'esprit, et sur l'état des ames après leur mort. Lorsqu'un homme est mort, selon ce philosophe, son ame va dans un lieu qu'on appelle *divin*, et elle y est jugée. Quand on a mené une vie

conforme aux lumières de la raison, on est conduit dans un lieu élevé où l'on jouit de toutes sortes de prospérités et de plaisirs dans la compagnie des dieux. Les ames des méchants tombent dans un abyme où il n'y a que des ténèbres fort épaisses, et où l'on souffre toutes sortes de maux. Ce philosophe fait ensuite la description de l'Enfer, des Champs-Elysées, et parle des fleuves de ces lieux, des Juges, des Furies, etc. à peu près comme Homère dont il a suivi les idées.

Socrate, son maître, avait pensé la même chose que lui. Ce philosophe distinguait trois sortes d'états pour les ames. Celles qui n'avaient ni mérites ni vices, habitaient aux environs de l'Aché-

ruse, où, purgées par les eaux de ce lac, elles allaient recevoir la récompense du peu de vertus qu'elles avaient pratiquées. Celles des méchants erraient autour des tombeaux qui renfermaient leur corps où elles étaient tourmentées de différentes manières; ensuite, après avoir bu de l'eau du fleuve Léthé, elles rentraient dans de nouveaux corps plus ou moins nobles, suivant leur mérite. Enfin, les ames des bons allaient aussitôt dans les Champs-Elysées. Pythagore croyait que dès que l'ame était séparée du corps, elle allait, sous la conduite de Mercure, dans un lieu où l'air était très-pur, et où étaient les Champs-Elysées, que Virgile nomme les *Champs aériens*,

aërios Campos. C'était-là, ajoutait Pythagore, que les ames des philosophes, les meilleures de toutes, devenaient semblables aux dieux; pendant que celles des méchants étaient tourmentées sans relâche par les Furies; mais les unes et les autres, après un certain espace de temps, qu'il appelle le *temps de purification*, revenaient sur la terre habiter de nouveaux corps. Ce fut lui, pour le dire en passant, qui enseigna en Europe, du moins publiquement, la doctrine de la Métempsycose, ou de cette circulation éternelle des ames dans de nouveaux corps, qu'il avait apprise des Egyptiens chez lesquels il avait voyagé. Je dis qu'il enseigna cette doctrine, car long-

temps avant lui, Orphée et Homère, qui l'avaient aussi puisée chez le même peuple, en avaient parlé dans leurs ouvrages.

Les Chrétiens ont beaucoup écrit sur la situation du Paradis terrestre. Les anciens ont extrêmement varié sur le lieu où il faut placer les Champs-Elysées et les Enfers.

Quelques-uns placent les Champs-Elysées au milieu des airs; d'autres dans la Lune; quelques-uns dans le Soleil; enfin, dans le centre de la Terre, à côté même du Tartare. L'opinion la plus commune est qu'ils étaient dans une des îles de l'Océan, qu'on appelait les *îles fortunées*, et qu'on croit être les Canaries. Mais connaissait-on dans ces anciens temps des îles aussi

éloignées de la terre ferme? C'est ce qui fait dire à d'autres que le séjour des bienheureux était dans la Bétique, où les Phéniciens avaient voyagé dès les temps les plus reculés. Ce pays était délicieux, arrosé de fleuves, de ruisseaux et de fontaines; il y avait des plaines charmantes, des bocages et des bois enchantés. Les montagnes enfermaient des mines d'or et d'argent, et la terre y fournissait en abondance tout ce qui était nécessaire à la vie. C'est l'idée qu'en donnent tous les anciens; et de là, rien n'était plus propre à fournir aux poètes les descriptions charmantes qu'ils font du séjour des bienheureux.

On n'est pas moins partagé sur

la situation des Enfers. Tout ce qu'on peut recueillir de la théogonie d'Hésiode, c'est que ce lieu qu'il nomme toujours le *Tartare*, était une prison où furent mis les Titans et Saturne lui-même; que cette affreuse prison était gardée par je ne sais quelle espèce d'être qu'il nomme *Campé*; que Jupiter devenu maître du monde la fit garder par les Géants à cent mains.

Homère avait des idées plus nettes sur ce séjour des morts. Selon lui, toutes les ames y étaient conduites par Mercure. Il établit même le lieu où il était : c'est dans le pays des Cimmériens, peuples couverts d'éternelles ténèbres, et à l'extrémité de l'Océan, où coulaient le Styx, le

Périphlégéton et les autres fleuves d'Enfer. Les anciens ont été fort embarrassés de déterminer de quel pays ce poète avait voulu parler. Il y en a qui, comme nous l'avons dit, prétendent qu'il faut l'entendre des environs de Cadix ou de la Bétique, parce que ce pays était aux extrémités de l'Océan où le soleil va se plonger dans les eaux, et où par conséquent doivent être ces ténèbres dont il parle. Il y en a qui pensent que ce poète qu'on avait toujours regardé comme un excellent géographe, avait désigné par là les habitants du Nord, ceux mêmes qui sont privés pendant des mois entiers de la lumière du soleil. D'autres croient qu'il faut l'entendre des peuples

qui habitaient à l'extrémité du Pont-Euxin, où était le pays des Cimmériens ; et Strabon favorise ce sentiment, lorsqu'il dit en parlant d'Homère : ce poète a connu les Cimmériens du Bosphore, qui habitent vers le septentrion, dans un lieu toujours couvert d'épais nuages, et il ne pouvait les ignorer ; car c'est vers le temps de la naissance de ce poète, ou peu d'années auparavant, que ces Cimmériens du Bosphore firent des courses dans l'Ionie : il les a transférés sur les côtes d'Italie, comme il y a transféré aussi les Cyanées ou Symplegdes, qui sont des rochers à l'entrée du Pont-Euxin.

Leclerc croit qu'Homère avait voulu parler des Epirotes ou des

Thesprotes, peuples qui faisaient sans cesse travailler aux mines, et étaient véritablement ensevelis dans les ténèbres. D'ailleurs c'est dans l'Epire qu'on trouvait les fleuves dont parle ce poète.

Mais il faut avouer que si Homère connaissait bien la géographie de la Grèce, ce qu'il dit des anciens pays est une erreur, et la description des pays visités par Ulysse est absolument fabuleuse : ainsi sa prétendue connaissance de la géographie ne peut pas être invoquée.

Quelque part qu'on doive placer l'enfer d'Homère, voici la description qu'il nous en a laissée.

Circé, après avoir enseigné à Ulysse le chemin de l'enfer, lui

dit : Avancez jusqu'à la roche où est le confluent de ces deux fleuves dont la chûte fait un grand bruit : là creusez un fossé d'une coudée en carré : versez dans cette fosse pour tous les morts, trois sortes d'effusions ; la première, de lait et de miel ; la seconde, de vin pur ; et la troisième, d'eau où vous aurez détrempé de la farine. En faisant les effusions, adressez vos prières à toutes les ombres, et promettez-leur que dès que vous serez de retour dans votre palais, vous immolerez la plus belle genisse de vos pâturages, qui n'aura pas encore porté ; que vous leur éleverez un bûcher où vous jetterez toutes sortes de richesses, et que vous sacrifierez en particulier à Tirésias seul un bélier

tout noir et une brebis noire, en leur tournant la tête vers l'Erèbe, et en détournant vos regards vers l'Océan. Les ames d'une infinité de morts se rendront en cet endroit: alors pressez vos compagnons de prendre les victimes égorgées, de les dépouiller, de les brûler, et d'adresser leurs vœux aux Dieux infernaux, au puissant Pluton, à la sévère Proserpine; et vous l'épée à la main tenez vous là, écartez les ombres, et empêchez qu'elles n'approchent du sang avant que vous ayez entendu la voix de Tirésias qui ne manquera pas de se rendre près de vous: il vous enseignera le chemin que vous devez tenir, et la manière dont vous devez vous conduire pour retourner heureusement à Ithaque.

Ulysse exécuta à la lettre ce que Circé lui avait prescrit. Les ombres attirées par le sang des victimes l'entourent : Ulysse les écarte à coups d'épée ; et après avoir appris de Tirésias ce qu'il a à faire, il se retire. Telle est la description que fait Homère de l'enfer. Il est vrai que pour tirer parti d'une fiction si mince, et qui dans le fond n'est qu'une simple évocation, il fait raconter aux ombres leurs aventures, qui souvent sont très-intéressantes.

Pindare paraît avoir pris Homère pour modèle : il s'écarte cependant un peu de son original.

Après la mort, dit-il, les ames incorrigibles des méchants sont livrées à de cruels supplices ; et

dans le royaume de Pluton, il est un juge qui discute les crimes commis dans cet empire terrestre de Jupiter, et qui prononce en dernier ressort avec une inflexible sévérité.

Les justes y mènent une vie exempte de toutes sortes de peines; leurs jours n'ont point de nuits, un pur soleil les éclaire sans cesse; ils ne sont point obligés d'employer la force de leurs bras à troubler la mer et la terre pour subvenir à de vils besoins. Ceux qui se sont fait un devoir de garder inviolablement leurs serments, conversent avec les divinités respectables de ces demeures souterraines, et goûtent des plaisirs que rien ne trouble, tandis que ceux qui ont aimé le parjure souffrent des tourments dont la seule vue fait horreur.

Mais ceux qui, après avoir demeuré jusqu'à trois fois sur la terre et aux enfers, ont su dans ces divers états conserver leurs ames toujours pures, comme ils ont marché par la route que Jupiter leur vait tracée, ils arrivent aussi à l'auguste palais de Saturne. D'aimables zéphyrs qui s'élèvent de la mer, rafraîchissent cette île charmante, séjour éternel des bienheureux : on y voit de toutes parts briller des fleurs dont l'éclat le dispute à celui de l'or ; les unes sortent de terre ; les autres pendent aux arbres, et les autres croissent dans les eaux ; ils en font des couronnes et des guirlandes, dont ils parent leurs bras et leurs têtes. Tout se gouverne par les justes

décrets de Rhadamante, sans cesse assis sur le tribunal à côté de Saturne, père des dieux et époux de Rhée. Le trône de la Déesse s'élève au-dessus de tous les autres.

Virgile, après avoir fait offrir à Ænée des sacrifices aux mânes, et l'avoir muni du rameau d'or, gage assuré pour pénétrer dans le royaume de Pluton, lui donne une Sibylle pour le conduire, puis commence ainsi la description du séjour des morts.

Près de Cumes est une caverne profonde, d'une vaste et affreuse embouchure, d'où il sort des tourbillons de vapeurs empestées, qui suffoquent au milieu de l'air les oiseaux qui osent voler à travers

cette noire exhalaison : de là vient le nom d'Averne, que les Grecs ont donné à ce lieu formidable. Il est défendu d'un côté par un lac profond, de l'autre par un bois impénétrable à la lumière. Ænée fit conduire à l'entrée de cette caverne quatre taureaux noirs qu'on rangea devant les autels ; et la Sibylle en fit elle-même un sacrifice aux Dieux infernaux.

Après le sacrifice elle s'élança la première dans le gouffre qui mène au royaume de Pluton, et Ænée la suivit d'un pas ferme et assuré, à travers un bois sombre et solitaire. Devant la porte des enfers, autour de ce lugubre vestibule, la Douleur et les Chagrins vengeurs ont établi leur demeure : là habi-

tent les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Frayeur, la Faim qui suggère tant de crimes, l'affreuse Pauvreté, le Travail et la Mort, le Sommeil, frère de la mort; les Joies trompeuses qui séduisent nos esprits, la Guerre qui traîne les ravages après soi, la Discorde aux crins de couleuvre, tressés avec des bandelettes ensanglantées; et à côté de ces monstres sont posés les lits de fer des Euménides. Au milieu du vestibule, un vieux orme étend ses vastes branches, où l'on dit queles Songes vains, aussi nombreux que les feuilles de l'arbre, viennent se percher. Cent autres monstres assiégent l'entrée de ce fatal royaume: les Centaures y ont leur repaire, ainsi que les Scylles à

deux formes. L'Hydre de Lerne y présente ses sept gueules sifflantes, et la Chimère ses narines enflammées. Briarée à cent mains, les Gorgones, les Harpyes, et l'ombre de Géryon, se présentèrent à Ænée, etc.

Au sortir de cet antre on trouve un chemin qui conduit par des bois fort obscurs au fleuve Achéron : c'est là qu'accourent de toutes parts les ames de ceux qui doivent passer au-delà ; mais, comme il n'est pas permis d'entrer dans la barque de Caron sans avoir reçu les honneurs de la sépulture, celles qui en ont été privées sont obligées d'errer cent ans sur ce triste rivage. Charon, qui voit un homme armé approcher, lui fait entendre

qu'il n'y que les ames des morts qui passent au-delà du fleuve; mais, adouci à la vue du rameau d'or que la Sibylle lui montre, il les reçoit l'un et l'autre dans sa barque, et les passe à l'autre rivage. Quand on a passé la barque fatale, on trouve d'abord un antre horrible qui sert de porte au royaume de Pluton. Cerbère, ce chien à trois têtes, la garde; et la Sibylle l'ayant endormi avec une composition de miel et de pavots, ils franchissent ce passage, et entrent dans le royaume de Pluton.

Dès qu'on est arrivé dans ce triste séjour, on trouve les ames de ceux qui sont morts avant l'usage de la raison, ensuite celles des personnes qui ont été condam-

nées injustement à la mort, et de ceux qui se sont eux-mêmes ôté la vie. Ici se présente aux yeux une forêt de myrthes, qui sert de séjour à ceux qu'un désespoir amoureux a privés de la lumière du jour. En sortant de ce bois on trouve le séjour des héros qui sont morts les armes à la main. Près de là est une espèce de place qui aboutit d'un côté au Tartare, et de l'autre aux Champs-Elysées ; c'est là où *Minos*, *Eaque* et *Rhadamanthe* exercent la justice. Celui-ci juge les Asiatiques, et les autres les Européens ; et Minos termine les différends qui surviennent à l'occasion des jugements de ses confrères. Juges en dernier ressort, et sur l'arrêt de ce jugement sévère, les

uns sont envoyés dans les Champs-Elysées, les autres sont relégués dans le Tartare.

Le Tartare est une affreuse prison d'une profondeur épouvantable, environnée de marais bourbeux, du Cocyte, et du fleuve Phlégéton qui roule autour des torrents de flammes. Trois enceintes de murailles, avec des portes d'airain, rendent ce lieu inaccessible. Thysiphone, la plus méchante des trois Furies, veille à la porte, et empêche que personne n'en sorte. Rhadamante, juge de ces tristes lieux, oblige les malheureux qui y sont à confesser leurs crimes les plus secrets, et les livre ensuite aux trois Furies, pour être punis selon leurs fautes. Ces Déesses sont

toujours prêtes à exercer leur fureur sur les misérables victimes : d'affreux serpents qu'elles tiennent à la main sont les fouets dont elles les frappent. C'est dans cet affreux séjour qu'on trouve ces illustres scélérats que leurs crimes mêmes ont rendus célèbres, et dont il sera question à l'article des tourmentés.

Les audacieux Titans, que Jupiter foudroya lorsqu'ils entreprirent d'assiéger les dieux de l'Olympe, sont dans le lieu le plus profond du Tartare. Les deux *Aloïdes*, *Ephialte* et *Otus*, que Neptune eut d'Hiphimédie, femme du géant Aloüs, y souffrent une peine proportionnée à leurs crimes.

C'est encore dans cet affreux séjour qu'est l'insensé *Salmonée*, qui

voulut imiter les foudres de Jupiter. Le trop hardi *Tytie* qui entreprit de se faire aimer de Latone, et qu'Apollon perça d'un coup de flèche, y souffre un tourment horrible : un cruel vautour lui déchire continuellement le foie, qui renaît à mesure qu'il est dévoré. Le téméraire *Ixion* qui se vanta d'avoir déshonoré Jupiter, y est condamné à tourner perpétuellement une roue environnée de serpents. *Thésée*, qui entreprit d'enlever Proserpine pour son ami Pirithoüs, est éternellement assis sur une pierre dont il ne saurait se détacher. *Tantale*, pour avoir voulu tromper les Dieux, et leur avoir fait servir à table les membres de son fils Pélops, y souffre la faim

la plus cruelle, parmi des viandes qui se retirent à mesure qu'il s'en approche. Les *Danaïdes*, ces malheureuses filles de Danaüs, qui égorgèrent leurs maris, y sont condamnées à remplir éternellement un vase percé. *Sisyphe*, pour avoir révélé les secrets des Dieux, y roule toujours une pierre qu'il est obligé de rapporter au haut d'une montagne dès qu'elle est descendue. *Œdipe*, qui tua son père Laïus, et épousa sa mère Jocaste; ses malheureux enfants, *Ethéocle* et *Polynice*, qui se firent une si cruelle guerre, et s'entre-tuèrent tous deux dans un funeste combat; *Atrée*, *Thyeste*, *Egyste*, *Clytemnestre*, et tous les autres illustres coupables, y souffrent des tour-

ments proportionnés à leurs crimes.

Telle est la description que font les poètes de leur enfer. Mais s'ils ont inventé un lieu si affreux pour punir les méchants, ils vont nous donner une idée charmante du séjour des bienheureux.

A la droite du Tartare se trouve un chemin qui conduit aux Champs Elysées, ces îles fortunées où les ames de ceux qui ont bien vécu pendant cette vie jouissent d'une paix et d'une tranquillité profonde et des plaisirs les plus innocents. Figurez-vous des lieux enchantés, où se trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux : des bois toujours verds, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines

et de ruisseaux qui y coulent avec un doux murmure ; un air pur et sain , avec une chaleur modérée ; des oiseaux qui chantent éternellement dans d'agréables bocages ; un printemps perpétuel , d'autres astres ; telle est l'idée que les poètes donnent du séjour des bienheureux, de ce célèbre royaume d'Adraste , comme ils l'appelaient quelquefois , en un mot , des Champs-Elysées. Mais, comme les descriptions qu'ils en font n'étaient que le fruit de leur imagination , chacun d'eux y fait trouver des plaisirs conformes à ses inclinations.

Tibulle, voluptueux et sensible aux charmes de l'amour, y fait régner la joie et les plaisirs des sens.

Virgile plus chaste ni admet que

des jeux innocents, et des occupations dignes des héros qui y habitent; et en cela il a copié Homère. Dans le poète grec l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes féroces; et dans le poète latin, les héros troyens s'y exercent à manier les chevaux ou à des combats simulés.

Si l'on suit avec quelqu'attention les idées de Virgile, on trouve que ce poète a divisé en sept demeures la description topographique qu'il fait du séjour des ombres. La première, est celle des enfants morts en naissant. A peine a-t-on touché cette fatale rive, dit-il, qu'on entend les voix plaintives et les pleurs des enfants à qui le sort cruel a ravi la lumière

qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, les plongeant en naissant dans les ténèbres éternelles : ces malheureux enfants à la mamelle gémissent à l'entrée de l'enfer. La seconde était occupée par ceux à qui on avait imputé de faux crimes, et qui avaient été injustement condamnés à la peine de mort. Dans la troisième étaient ceux qu'un destin barbare avait forcés de se donner la mort, qui, tout innocents qu'ils étaient, se voyant accablés du poids des misères de la vie, l'avaient prise en horreur, et s'étaient détachés de leurs ames, comme d'un fardeau qui les importunait. La quatrième, qu'on peut appeler le Champ des larmes, et où est une forêt de myrthes, cou-

pée de diverses routes, est le séjour de ceux qui pendant leur vie ont éprouvé les rigueurs de l'impitoyable amour: là est la malheureuse Phèdre qui se donna la mort à cause du mépris du jeune Hippolyte qu'elle ne put jamais rendre sensible ; *Procris*, à qui l'infortuné Céphale ôta la vie avec le dard qu'elle lui avait donné ; *Eriphyle*, *Evadné*, *Laodamie*, *Pasiphaé*, *Didon*, *Cénée* qui de fille avait été changée en garçon, et qui par l'ordre du Destin avait repris son premier état. La cinquième était destinée aux héros: là étaient *Tydée*, *Adraste*, *Parthenopée*, et plusieurs autres. La sixième demeure était l'affreuse prison du Tartare, où sont les illus-

tres coupables dont nous lirons l'histoire, les Parques, les Furies, etc. Enfin, la septième était le séjour des bienheureux ou les Champs Elysées.

Ces différentes demeures n'étaient pas partagées au hasard : Minos qui tenait l'urne fatale évoquait les ombres autour de lui, s'informait de leurs crimes, examinait leurs vies, pesait le mérite de leurs actions, et les envoyait chacun dans le lieu qui lui convenait.

Telles étaient les fables que les poètes anciens débitaient sur le séjour des ames après la mort : systême embelli, à la vérité, des idées que des imaginations fécondes avaient enfantées, mais dont

le fond était tiré des coutumes ægyptiennes.

Après cet aperçu général des enfers, nous allons faire connaître séparément chacune des divinités qui y présidaient.

FIN DU TOME IV.